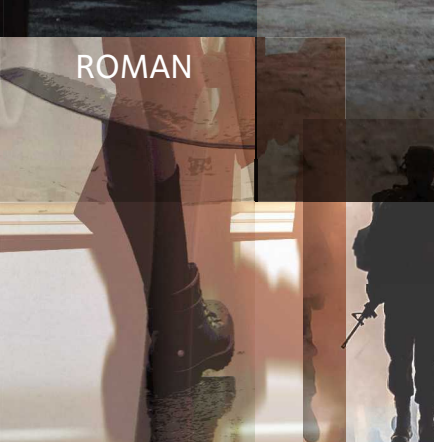


MAURY-VICTOR

DES  
HOMMES  
SANS NOM

ROMAN

ESPIONNAGE  
Gallimard





**ESPIONNAGE**

Gallimard



HUBERT MAURY - MARC VICTOR

**DES HOMMES  
SANS NOM**

ROMAN

**ESPIONNAGE**

Gallimard

## Collection dirigée par Marc Dugain

### AVERTISSEMENT

Ce récit est une œuvre de fiction. Par conséquent, toute ressemblance avec des faits réels, toute similitude avec des personnes existantes ne saurait être que fortuite et involontaire.

- p. 76 : Walt Whitman, « Ô capitaine ! mon capitaine », *Feuilles d'herbe* © Mercure de France, 1909, pour la traduction française.
- p. 122-123 : Nicolas Gogol, *Les âmes mortes* © Éditions Bossard, 1925, pour la traduction française.
- p. 211 : Hélié de Saint Marc, *Les sentinelles du soir* © Les Arènes, 1999. Avec l'aimable autorisation de l'éditeur.
- p. 212 et 216 : Hélié de Saint Marc, *Toute une vie* © Les Arènes, 2004. Avec l'aimable autorisation de l'éditeur.
- p. 213 : Joseph Conrad, *Souvenirs personnels* © Éditions Gallimard, 1987, pour la traduction française.

© Éditions Gallimard, 2022.

Couverture : Graphisme Pascal Guédin / Direction Artistique Gallimard,  
d'après photos © DEEPOL by plainpicture/Vitta Gallery ;  
Photo12/Alamy/Michael Sparrow ;  
Alexey Emelyanov/iStock ; Nitikorn Konkaew/EyeEm/Getty Images ;  
Soloviova Liudmyla/Shutterstock ; Anna Demianenko/Shutterstock ;  
Yuganov Konstantin/Shutterstock ; whiteMocca/Shutterstock.

*Ce qui est fait reste à faire*

V. JANKÉLÉVITCH



## PROLOGUE

*Périphérie de Mogadiscio, fin de l'année 1992.  
Une base militaire de l'opération Oryx,  
où réside un détachement de l'armée française,  
en soutien à la force de maintien de la paix  
des Nations unies.*

Dans un mirador, trois soldats amollis par la routine surveillent vaguement les alentours.

La nuit tombe, le silence n'est déchiré que par les hurlements de quelques chiens sauvages qui se disputent des déchets putrides. Au coin de la rue, de jeunes Somaliens désœuvrés fument ou mâchent du kat en parlant à voix basse.

Une femme voilée revient de la ville en marchant vite, tête baissée, terrifiée. Les fumeurs de kat l'interpellent, puis, voyant qu'elle accélère le pas, l'encerclent. Ils commencent à jouer avec elle, à la pousser de l'un à l'autre, l'insultent en lui crachant dessus.

Les militaires français fixent la scène sans broncher. L'un d'eux hausse les épaules. Le plus gradé des

trois, un sergent, est moins tranquille. Ce qui se déroule là, sous leurs yeux mais à l'extérieur du camp, n'est pas de leur compétence, cependant ils ne peuvent pas rester sans rien faire. D'autant qu'un des agresseurs commence à violenter la femme. Il la gifle, la projette vers l'obscurité, entreprend de lui arracher ses vêtements. Un autre tente de le raisonner, mais le reste du groupe se laisse entraîner dans ce qui constitue vraisemblablement la première activité de leur journée. Ils maintiennent de force leur proie au sol et lui relèvent brutalement ses jupes.

En haut du mirador une discussion est en cours. Deux des soldats, le sous-officier et un jeune, un Maghrébin, veulent intervenir. Le troisième, un grand type un peu maigre, physique d'Européen de l'Est, peut-être originaire du Caucase, refuse dans un premier temps de s'en mêler. Mais leur morale commune, leur esprit de corps, finit par les aligner sur la même position. Ils arment leurs fusils d'assaut. Le grand maigre, du haut du mirador, met en joue les violeurs. Les deux autres descendent précipitamment et se retrouvent, à l'encontre de toute consigne, dehors. Ils se rapprochent de la scène et sont vite repérés par les Somaliens. L'un d'eux, déjà sur la fille, se relève, dégaine son arme et hurle une menace incompréhensible. Les soldats français marquent un temps d'arrêt avant de reprendre leur progression. Maintenant qu'ils sont lancés, rien ne peut les arrêter. Le jeune Somalien armé s'écroule : l'homme du mirador l'a sèchement abattu. Comprenant soudain que la situation a dégénéré, les autres agresseurs s'éloignent de la femme en rajustant leurs vêtements. Les deux militaires se précipitent sur

la victime, la couvrent tant bien que mal, et l'entraînent vers le camp.

C'est alors que, contre toute attente, les Somaliens font volte-face. Comprenant que ces soldats étrangers sont sortis de leurs prérogatives, ils reviennent vers eux. L'un d'eux arrive à les rattraper, mais se fait étendre d'un coup brutal en pleine face. Un autre a sorti un pistolet, vise le jeune Maghrébin. Le sous-officier s'interpose, tente de baisser l'arme de l'agresseur, qui ouvre alors le feu. Touché à la jambe, le sergent parvient cependant à assommer l'homme d'un coup de crosse sur la tête.

Du mirador, les tirs n'ont pas cessé, mais ils ne cherchent plus à tuer : le tireur vise juste devant les pieds des poursuivants, pour freiner leur progression. Ses deux camarades parviennent à rentrer au camp, le sous-officier sur une jambe, aidé par le jeune soldat, qui soutient également la femme. La bande de Somaliens se heurte aux barrières de la base. Puis fait demi-tour en lançant des insultes qui se perdent dans la nuit.

De tout cela il reste un cadavre, une femme souillée, un sous-officier blessé, et une infraction majeure au règlement. Une soirée somme toute assez ordinaire pour les trois hommes de la 13. *More majorum*. « À la manière de nos anciens »...



*Paris, octobre 2010.*

Quelques mois après son intégration à la DGSE, la Direction générale de la sécurité extérieure, Victoire Le Lidec, qui venait de fêter ses vingt-trois ans, avait été sélectionnée pour suivre la formation d'OT, officier traitant. C'était la filière dont elle rêvait et qui avait motivé son entrée dans la Boîte.

Victoire devait avoir aujourd'hui son premier contact avec le lieutenant Nikolai Kozel. Au sein de la Maison, celui-ci avait une réputation de bon professionnel, intransigeant. Très bon même... et très intransigeant. Un rendez-vous avait été fixé à la terrasse d'un café situé au croisement de la rue de la Roquette et de la place de la Bastille.

Tôt ce matin-là, Victoire s'était rendue à la Centrale, boulevard Mortier, où elle avait été scrupuleusement examinée par « la Fouille », une équipe spécialisée dans le contrôle des clandestins avant leur départ en mission. On lui avait retiré tout ce qui pouvait la rattacher

de près ou de loin à sa véritable identité : téléphone, papiers, carte bleue, cartes de tel ou tel restaurant ou magasin, tickets de caisse, passe Navigo... On avait même déniché, dans une poche intérieure de son manteau, une vieille facture de pressing jugée potentiellement compromettante... Et vérifié que les étiquettes mentionnant la marque de son slip et de son soutien-gorge n'allaient pas révéler le nom d'une boutique parisienne qu'elle aurait eu l'habitude de fréquenter. Victoire avait trouvé ce rituel parfaitement humiliant. D'autant qu'elle ne s'y attendait pas. Avant même que sa formation ne démarre, elle en voulait déjà à ce Kozel, qu'elle imaginait misogyne et qu'elle soupçonnait de faire du zèle.

Le lieutenant lui avait dit : 9 heures. Victoire, prudente, arriva au café avec dix minutes d'avance. Elle commanda un café. À 9 heures précises, elle reçut un SMS sur le téléphone portable que la Fouille lui avait remis pour l'occasion. C'était son instructeur : « J'avais dit 9 heures, pas 8 h 50. À demain, même heure, même lieu. » « Le con », murmura-t-elle.

Le problème, c'était que, lors de ce premier entretien, Kozel était censé lui remettre une enveloppe destinée à couvrir ses frais pour la semaine. Heureusement, elle avait gardé sur elle un peu d'argent personnel qui lui permettrait de survivre jusqu'au lendemain. Seulement, en ouvrant son porte-monnaie, elle se rendit compte qu'il était vide. Les soudards de la Fouille lui avaient tout raflé sans qu'elle s'en aperçoive !

Victoire se retrouvait donc démunie, à Paris, sans pou-

voir demander de l'aide à un proche. Elle était censée vivre sous une fausse identité. En clair : dans la clandestinité. Sans le moindre argent en poche, elle allait avoir du mal à passer la journée... et la nuit. Elle devait déjà quitter le bistrot sans régler sa consommation. Autant prendre de l'avance, se dit-elle, car la journée serait longue. « Longue comme un jour sans pain. » Elle commanda donc un copieux petit déjeuner.

Elle avait du mal à se concentrer, tant elle en voulait à son instructeur. Elle ne l'avait vu que deux fois, lors de la présélection : contrairement aux autres recrues, qui semblaient prêtes à tout pour le séduire, elle n'était pas tombée sous le charme. Selon certains critères, ce Kozel était un bel homme, la quarantaine environ, brun et viril, mais pas son genre, trop trapu, de larges mâchoires et un regard dur. Et il boitait.

Il venait à l'instant de lui envoyer un second sms : « Où que tu ailles, tu me dis où, tu me rends compte. »

Non seulement ce salaud me met dans une merde noire, se dit Victoire, mais en plus, il va falloir que je lui raconte tout ça en direct. Toutefois, et cette pensée la radoucît quelque peu, ces mesures devaient aussi permettre à l'officier d'assurer sa sécurité à elle, au cas où.

Elle se leva.

Son sac à main sous le bras, maigre bagage ne contenant qu'une brosse à dents et quelques culottes, elle s'éloigna lentement de la terrasse, faisant mine de vouloir parler au téléphone en toute tranquillité. Parvenue à la bouche de métro, elle s'y engouffra soudainement, bousculant sur son passage deux ou trois personnes. Elle emprunta à toutes jambes le long couloir qui mène à la ligne 1 et

quitta la station par la sortie située de l'autre côté de la place de la Bastille.

Ce que Victoire ignorait, c'est qu'à ce moment-là un « ange gardien » était en train de régler sa note au café.

Après avoir pris un bus sans payer (pour la première fois de sa vie), elle descendit au hasard, vers Nation, et se mit à traîner dans une galerie marchande, pour passer le temps et réfléchir. Elle en rendit sagement compte par SMS à son instructeur.

Comment allait-elle pouvoir récupérer un peu d'argent ? C'était alors sa seule préoccupation... Elle imagina un court instant devoir mendier, puis pensa à ses parents. Même sous identité fictive, une Le Lidec ne fait pas la manche. Après la fouille, subir une humiliation de plus, elle ne s'en sentait pas capable.

À force de déambuler sans but, elle finit par se fatiguer. Elle décida de se poser un moment. Elle informa le lieutenant Kozel qu'elle s'installait dans le lobby d'un grand hôtel. À l'heure qu'il était, elle n'avait pas encore perdu de sa superbe. Elle pouvait faire illusion. Elle regardait avec envie les clients déguster des pâtisseries. Elle commençait à avoir sérieusement faim. Mais, au moins, ici, dans ce lieu sélect, elle était à l'abri, au chaud. Elle descendit aux toilettes du sous-sol boire au robinet. Et puis, elle se dit qu'elle finirait bientôt par attirer l'attention. Il fallait qu'elle quitte l'hôtel. La nuit commençait à tomber. Victoire se mit alors à maudire comme jamais son choix de carrière. Avec son diplôme de Langues O', sa bonne éducation et ses réseaux familiaux, tant d'opportunités plus confortables s'étaient offertes à elle...

Elle se ressaisit. Où allait-elle passer les prochaines heures ? La réponse lui vint brusquement à l'esprit : dans un lieu fréquenté par les couche-tard, évidemment ! Une boîte de nuit, une discothèque. Une chance dans sa galère : ce type d'établissement accueille généralement les femmes sans leur faire payer de droit d'entrée. Elle reprit donc ses déambulations et arriva au bord de la Seine, qu'elle traversa par le pont Charles-de-Gaulle. Un sms à Kozel et Victoire se retrouva au Wanderlust, sur les quais. Elle avait déjà entendu parler de ce club branché, de sa terrasse donnant sur le fleuve, mais n'y était jamais allée. Décidément, c'était la journée des premières fois. Elle découvrit que l'entrée était gratuite pour tout le monde, filles et garçons, et que, si le cœur lui en disait, un barman offrait même des shots à celles qui montraient leurs seins. Elle décida de s'en tenir à l'eau.

Victoire comprit vite tout le parti qu'elle pouvait tirer de cet endroit. Elle se fondit dans la masse, se mit à danser comme une diablesse, se lia avec un petit groupe de jeunes hipsters... et finit la nuit chez une des filles de cette bande, prétextant ne plus avoir de train pour retourner chez elle en banlieue. Elle put ainsi dormir quelques heures.

Elle ne saurait jamais si la rencontre avec cette fille hospitalière avait été fortuite ou non. À 9 heures le lendemain, elle rejoignit le lieutenant Kozel à Bastille dans une forme acceptable.

Nikolaï maugréa, laissant ainsi entendre qu'il appréciait la façon dont Victoire avait géré cette première journée et cette première nuit de stage. Mais il lui fit remarquer

qu'elle avait misé sur la carte « bourge parisienne » : confort, grand hôtel, discothèque branchée, et qu'il fallait qu'elle se sorte à tout prix de cet univers. Il allait l'aider. Ses camarades de stage, eux, n'avaient pas vécu une expérience aussi douillette. L'un s'était clochardisé, comptant sur les maraudes des associations caritatives, l'autre avait carrément provoqué un esclandre qui lui avait permis de passer la nuit au chaud... mais au poste. Un troisième avait cru pouvoir récupérer discrètement un peu d'argent auprès d'un ami. Autant dire que, rattrapé par la patrouille, il avait été viré du stage manu militari par Kozel.

Dans ce bar de Bastille, l'instructeur confia à Victoire sa première mission : observer la sortie des Galeries Lafayette pour tenter d'y repérer une cible, dont il lui donna la photo. Elle serait une SDF, assise face à l'entrée principale pour demander l'aumône. Salaud, pensa Victoire. Elle n'eut que peu de temps pour se positionner dans la tenue adaptée. Kozel lui avait remis un sac-poubelle contenant quelques frusques nauséabondes. Elle s'enferma dans des toilettes publiques, non loin des Galeries, pour se changer et ressortit en mendiant tout à fait vraisemblable. Vautrée sur le trottoir, elle tendit la main aux passants, en espérant qu'aucune de ses connaissances n'aurait l'idée de venir faire du shopping ce jour-là. Mais il était hautement improbable que qui que ce soit reconnaisse dans cette clocharde repoussante la jolie Victoire habituellement si propre sur elle.

Surprise, elle constata qu'elle ne laissait pas les passants

indifférents. Elle récolta assez vite un petit pactole. Elle était donc crédible dans son rôle. Et elle commençait à se prendre au jeu quand surgit un clochard qui se mit à l'engueuler parce qu'elle occupait son emplacement. Elle répondit sur le même ton et il finit par dégager en râlant. Perturbée par l'altercation, Victoire faillit ne pas remarquer une femme dans la quarantaine, assez insignifiante, qui franchissait la porte du magasin. La cible. L'apprentie espionne nota l'heure.

Un passant lui remit alors un billet de cinq euros plié en quatre. Victoire reconnut Kozel, même si ce dernier avait fait l'effort de se « désilhouetter » vaguement. Dissimulé dans le billet : un message. L'instructeur lui fixait ainsi sa mission suivante. Elle devait, toute affaire cessante, prendre le RER B à Châtelet (l'horaire était précisé), pour rejoindre Massy-Palaiseau où elle allait être reçue dans les deux heures à venir par le responsable des ressources humaines d'une société pour un entretien d'embauche. Elle devait, maintenant, se débarrasser de ses haillons crasseux pour retrouver figure humaine.

Elle regagna les toilettes publiques et enfila ses vêtements personnels dissimulés dans le sac-poubelle. Mais ils y avaient été imprégnés de l'odeur de son déguisement. Elle se rua sur une boutique de sapes et acheta, avec l'argent de l'enveloppe enfin remise par l'officier, un tailleur mal coupé et un parfum bon marché. Puis elle gagna une troisième fois les toilettes, où elle fit, tant bien que mal, de rapides ablutions. En ressortant, elle tomba sur le clochard, celui qui l'avait engueulée ; il avait trouvé un emplacement de substitution. Victoire lui remit l'intégralité du pactole ramassé à l'entrée des Galeries, le lais-

sant ébahi. Puis la jeune femme prit le métro. Et accéda au RER. Elle s'installa dans un wagon.

En face d'elle prit place le lieutenant Kozel. Victoire commençait à apprécier ces rencontres inopinées. Le militaire ne lui souriait toujours pas, mais son air martial, doublé d'un certain flegme, la mettait en confiance, la rassurait même. Il déposa sur la banquette une grosse enveloppe, et disparut. Victoire découvrit une flopée de documents qu'elle devait potasser en vue de l'entretien. Lequel allait avoir lieu en anglais. Naturellement. Bâtard d'Ukrainien ! jura-t-elle. Elle avait eu vent de rumeurs au sujet de l'instructeur, et commençait par ailleurs à prendre goût à ce langage de charretière.

\*

Cet entretien d'embauche dans un milieu « policé » fut le dernier du genre. Kozel tint parole, il sortit Victoire de son univers BCBG et il en fit une femme en mesure de s'adapter à toutes les situations, de tout endurer, de se mouvoir dans tous les milieux. De certaines banlieues oubliées aux cercles les plus interlopes, des bars à putes aux hôtels miteux où Kozel lui donnait rendez-vous pour la débriefer, Victoire eut un aperçu de ce que la société pouvait avoir de moins reluisant, de plus singulier. Son accoutrement favori : une tenue de salafiste, un jilbab composé d'une longue robe noire et d'une capuche assortie. Elle savait se mouvoir ainsi vêtue en femme pieuse et soumise.

De certaines humiliations, que l'instructeur n'avait jamais tenté d'atténuer, traitant parfois Victoire comme

un de ses troufions de la Légion – ce qui indiquait chez lui une marque de respect –, la jeune femme ne se remit pas tout à fait. À son admiration pour Kozel, immense, fut à jamais mêlée une pointe de rancune. Grâce à lui, cependant, elle avait approché de près ce que l'histoire de chacun, privilèges comme injustices, attributs comme indigence, compose, produit, pour le meilleur parfois, pour le pire trop souvent. Elle en conçut même une empathie certaine pour Kozel et sa jeunesse déclassée. Ce ne fut qu'à ce prix qu'elle devint une bonne espionne, une bonne « traitante », apte à comprendre la nature humaine.

*Tunis, avril 2016.*

Blancheur des bâtiments, bleu du ciel, lumière intense. Énergie d'une jeunesse présente à tous les coins de rue et qui portait encore, malgré tout et en dépit de la crise économique, dure, usante, les idéaux du Printemps tunisien de 2011.

Lorsque Nikolai Kozel débarqua pour prendre son poste, ça sentait le jasmin, l'orange et le citron. Dans les quartiers riches. La proximité de la mer rendait cette ville fraîche, aérée, ouverte en permanence sur l'ailleurs. C'était aussi une ville scindée en deux, où les quartiers résidentiels étaient comme repliés sur eux-mêmes, sans réel contact avec les quartiers populaires. Avant la révolution, les privilégiés ignoraient qu'on pouvait avoir faim à quelques kilomètres de chez eux.

Le chant du muezzin était doux et fleuri.

Nikolai appréciait de s'installer dans une capitale à visage humain, sorte de grand village où il allait pouvoir s'adonner à son activité favorite : la marche. Les rencontres seraient faciles.

Il avait débarqué à l'aéroport de Tunis une heure plus tôt. Il avait attendu, il avait téléphoné. En vain. Personne n'était venu le chercher. Il avait finalement décidé de prendre un taxi pour se rendre à l'ambassade.

Deux semaines auparavant, le capitaine Kozel avait été reçu par le directeur du Renseignement de la DGSE. La Centrale – le siège – de ces services qui regroupaient un total d'environ cinq mille agents, cette année-là, était logée dans deux anciennes casernes qui se faisaient face, à Paris. Kozel travaillait comme conseiller recherche, en attendant des jours meilleurs, car seul le terrain intéressait cet ancien légionnaire d'origine ukrainienne.

« Kozel, avait attaqué le directeur, vous avez demandé à partir en poste à Kiev.

— ...

— N'y comptez pas.

— ...

— J'ai mieux à vous offrir : Tunis.

— Tunis ?

— Notre homme là-bas ne vaut pas un clou. On va le rappeler. Vous allez le remplacer.

— Mais je n'y connais rien, moi, à la problématique Maghreb !

— On s'en fout. Vous apprendrez vite. Ce dont on a besoin, c'est d'un chasseur. Pas d'un sous-diplo ou d'un pseudo-analyste. Daesh semble vouloir s'implanter durablement dans la Libye voisine. On veut que vous nous recrutiez une source capable de nous renseigner là-dessus. Votre réputation vous colle aux grolles, mon vieux. La

Yougoslavie, le Cambodge, la Côte d'Ivoire... Vous y aviez recruté les meilleurs agents. Vous partez dans quinze jours. D'ici là, potassez le dossier sources monté par votre prédécesseur. Rassurez-vous, ça ne vous demandera pas beaucoup de boulot : il est vide.

— Bien, monsieur.

— Et pas de regrets. Un Ukrainien chef de poste DGSE à l'ambassade de France en Ukraine, ça ferait tache.

— Je ne suis pas ukrainien, monsieur. J'ai été naturalisé quand j'étais sous-officier à la Légion. Je suis français...

— Je sais, mon vieux, je sais... Allez à Tunis, Kozel, personne ne vous y cherchera des noises. »

En sortant du bureau, Nikolaiï avait croisé dans le couloir une jeune femme qu'il connaissait. Une jolie brune, une trentenaire qui aurait pu être sa fille.

« Victoire, qu'est-ce que tu fais encore ici ? Je te croyais à l'étranger depuis des lustres ! Tu avais de bons résultats quand je t'ai eue en formation. Tu étais parmi les meilleurs en fait. » La jeune femme n'avait pas su que répondre, le capitaine Kozel l'avait toujours impressionnée, même si elle n'était pas du genre à se laisser intimider. « Alors ? Ta place, c'est à l'étranger, à exercer le métier pour lequel tu es faite !

— Merci, mon capitaine. Je suis venue briefer un jeune qui part en mission au Pakistan. Le pauvre est à peine sorti de l'œuf, il n'y connaît rien. Il balise un peu. Il a été désigné sur une mission pour laquelle j'avais également postulé... Moi, le Pakistan, c'est mon domaine. Imaginez,

six ans que je bosse dessus. Lui, que dalle. Et pourtant, il a été désigné, et moi pas. Voilà pourquoi je traîne dans les couloirs, comme vous dites.

— Sexisme ordinaire ?

— Je dirais plutôt qu'il est dans les bons réseaux. Mais c'est pas grave, je vais le former. Et je suis certaine qu'il va accomplir des prouesses, à Islamabad. Et vous, mon capitaine, toujours par monts et par vaux ?

— On me paye des vacances en Tunisie...

— C'est pas si mal. Moi, je vais quitter la Boîte... J'ai bien compris que je me heurte à un plafond de verre. Seulement, je ne veux pas partir sur un constat d'échec. Je veux pouvoir tourner la page sans rancœur, sans amertume. En ayant l'impression d'avoir atteint à peu près l'objectif que je m'étais fixé quand j'y suis entrée. En ayant vraiment fait quelque chose. Pas du rens' par procuration. Un truc dont je serais fière... »

Nikolaï avait voulu réagir, mais Victoire avait déjà disparu dans le labyrinthe des couloirs. Elle aimait bien tourner les talons ainsi, sans un au revoir, comme pour se prouver à elle-même qu'elle n'était pas sentimentale.

À Tunis, enfin arrivé à l'ambassade de France, Nikolaï Kozel demanda à voir Gérard Mansuy. Le gendarme à l'entrée passa un appel. Arriva alors un jeune homme, grand et maigre, blafard.

« Bonjour, monsieur Kozel, désolé, je devais venir vous chercher à l'aéroport, mais le chef de poste m'a donné à taper un message long comme *Guerre et Paix* et je n'ai pas pu m'éloigner...

— C'est pas bien grave : je sais encore prendre un taxi. Tu es François, c'est ça ? Le secrétaire du poste. Amène-moi à ton patron, mon vieux.

— C'est que... euh... il s'est absenté.

— Et il s'est absenté jusqu'à quand ?

— C'est que... euh... il n'a pas l'air d'avoir très envie de vous rencontrer.

— Bien. Je vois le topo. Pas grave, j'ai pas besoin de lui. François, là, tu vas rédiger un message à la Boîte pour dire que je suis bien arrivé. Et puis, tu me prends un rendez-vous chez l'ambassadeur pour que j'aie lui présenter mes respects...

— Entendu. »

Le secrétaire s'éloignait déjà.

« François ?

— Oui ?

— Mansuy reste officiellement chef de poste jusqu'à quand ?

— Jusqu'à mardi, le temps de vous passer les consignes... Enfin, vous voyez ce que je veux dire... Mardi, il a un vol pour Paris.

— Très bien. Alors, jusqu'à mardi, c'est lui le patron. Tu es sous ses ordres. Tu fais à la lettre ce qu'il te dit de faire. Mais mardi, changement de taulier. T'inquiète pas, je suis un mec sympa, tu verras. »

Quelques heures plus tard, Gérard Mansuy entrait dans le bureau, une valise à la main. Il jeta un coup d'œil à son remplaçant, assis sur un canapé, en train de feuilleter un dossier. Sur le poste de télévision dans un coin de la pièce défilaient comme toujours, sans le son, les infos de

CNN. François était concentré sur son ordinateur, préférant ne pas être impliqué dans la bataille d'ego qui allait inévitablement se jouer sous ses yeux.

Mansuy fit un vague signe de la tête puis alla vers son bureau pour finir de ranger les rares documents qui traînaient encore. Nikolaï Kozel interrompit sa lecture pour l'interpeller.

« Mansuy ! Vous partez déjà ? On a pourtant du pain sur la planche, tous les deux. On m'avait parlé d'un passage de consignes. D'une présentation à nos homologues tunisiens, à nos honorables correspondants, un petit tour de table de vos contacts...

— Désolé, Kozel. Mais je n'avais pas la tête à faire le tour du propriétaire avec un fils de pute. J'avais un déménagement à boucler. Et finalement, j'ai annoncé que je partais plus tôt que prévu.

— Écoutez-moi bien, Mansuy, vous le prenez comme vous voulez, mais le "fils de pute" n'est pour rien dans votre rappel à la Centrale. Il n'a jamais demandé à vous relever. Mais ne vous avisez pas de lui savonner la planche à votre retour à Paris. Parce que vous découvririez alors ce dont est vraiment capable un fils de pute.

— Vous me menacez, Kozel ?

— Non, Mansuy, je ne vous menace pas... c'est le fils de pute qui vous menace. Or, ici, il n'y a que des gentlemen et des professionnels du renseignement. Pas vrai, François ? Accompagne donc M. Mansuy à l'aéroport. Je suis sûr qu'il a le mal du pays et qu'il a hâte de poser ses petits pieds sur le sol de notre belle patrie. »

François sortit, suivi par Gérard Mansuy qui marmonna entre ses dents : « Enculé d'Ukrainien ! »

« J'ai mal entendu, Mansuy ? s'exclama Kozel. Il n'y a que des Français, ici. Rien que des Français, qui bossent pour le bien du service... et, rappelez-vous, pour "le succès des armes de notre pays"... »

Nikolaï Kozel passa les jours suivants à consulter des dossiers, à reconnaître des lieux dans Tunis : bistrotts miteux, lobbies de grands hôtels, cinémas, théâtres... mosquées...

Il se permit aussi un discret voyage à la frontière avec la Libye.

Après six heures de route, il arriva dans une région qui semblait abandonnée par les hommes. Il ne vit d'abord, près de la mer, qu'une zone sableuse, grise, qui s'ouvrait sur un désert rocailleux parsemé d'épineux et de rares genévriers malingres. Quelques étangs d'eau saumâtre punctuaient ces étendues austères.

En descendant vers le sud, le paysage se transforma : d'abord s'élevait un plateau calcaire avec, çà et là, des caroubiers d'un vert intense. Enfin, Kozel découvrit de somptueuses dunes, qui bordaient Ben Gardane, la principale ville frontalière.

Ben Gardane était l'eldorado de la contrebande. Ici, chaque tribu, clan, famille... tenait une partie des différents commerces illicites transfrontaliers. Pour avoir la paix, l'État tunisien avait toujours fermé les yeux sur ces activités, car cette région était très pauvre, sous-développée, abandonnée. La plupart des familles étaient établies de part et d'autre de la frontière, ce qui permettait à la contrebande de bien fonctionner : essence, cigarettes, denrées alimentaires, vêtements, mais aussi drogue, armes et même êtres humains.

C'est là que se retrouvaient, depuis 2012, les djihadistes qui souhaitaient partir vers la Libye, ou même la Syrie. Ben Gardane ressemblait à toutes les villes tunisiennes de seconde zone, sorte de gros bourg somnolent, maisons de brique, pauvres, sans charme, ruelles en terre, en bitume amoché par le temps... contrastant avec le « boulevard de l'Environnement » aux couleurs rutilantes qui traversait la ville, et dont le nom avait été choisi par Ben Ali pour souligner, à une autre époque, le renouveau du pays. Les troquets étaient bondés de jeunes chômeurs désœuvrés ayant abandonné l'idée même de trouver un jour du boulot, qui buvaient du café en enchaînant de mornes parties de cartes du matin au soir sous des écrans de télé diffusant les informations en boucle, le son poussé au maximum. Dans les rues se succédaient les petits garages et les casses de voitures... La fin de la Tunisie, avant la grande aventure libyenne.

Kozel en avait assez vu. À quelques kilomètres de là, facile d'accès, la Libye était le nouveau terrain de chasse de Daesh. Le « Califat » pourrait facilement s'y implanter, étant donné l'anarchie politique qui y régnait. Et mener, qui sait, à partir de ce point stratégique, d'éventuelles opérations sur le sol européen tout proche.

De retour à Tunis, Kozel mit François, qui tentait de dissimuler sa panique, à contribution. « Tu vas me reconnaître trois itinéraires de sécurité en bagnole, à pied et en taxi, entre l'ambassade et un tripot dans la vieille ville. Un truc costaud pour désamorcer toute filature. Si tu as du mal, tu me le dis. Je t'aiderai.

— C'est que... euh... je ne connais pas bien le coin.

— Merde, François, ça fait deux ans que tu es là, et tu me dis que tu ne connais pas Tunis ?

— C'est que... votre prédécesseur ne me laissait pas sortir, il ne me demandait que de taper ses messages pour la Boîte. Et puis...

— Et puis ?

— Franchement, un Européen dans le bazar, c'est pas discret...

— François ?

— Oui ?

— Tu sais pourquoi je suis ici ? Pour recruter un agent qui va me renseigner sur la montée en puissance de Daesh en Libye. Pour ça, il va falloir que je rencontre d'autres personnes que le correspondant d'Air France, le patron du palace du coin ou le conseiller culturel. Même si je dois continuer à les voir, pour noyer le poisson. Il va falloir que je me cogne des mecs pas recommandables du tout. Alors tu vas me reconnaître ces putains d'itinéraires de sécurité, parce que je vais en avoir besoin et que je te le demande. Et si tu rencontres des difficultés, tu me le dis. On arrangera ça ensemble.

— Euh... re... reçu, monsieur Kozel.

— Et arrête de me donner du "monsieur Kozel"... On est censés être collègues, de simples diplomates. Alors, tu m'appelles Nikolai, François.

— Reçu... Nikolai.

— Dis-moi, il y a un point sur lequel tu as raison. Il me faut un mec du coin, un factotum, un type capable de traîner ses guêtres là où, ni toi ni moi, on ne pourrait les traîner. Tu as une idée ?

— Ben non. Euh... Et vous ?

— Bien sûr que j'ai une idée. »

Le regard de Kozel se fixa sur l'écran de la télé.

Les mêmes images y passaient en boucle depuis plusieurs minutes.

« Monte le son. » François s'exécuta. Des sirènes, des hurlements sortirent brutalement du poste et résonnèrent dans le bureau où se trouvaient les deux hommes. À l'écran, on distinguait, à travers une épaisse fumée noire, un bus qui flambait, des gens qui couraient dans tous les sens, des bâtiments détruits... Gros plan sur des corps déchiquetés, des flaques de sang. Une scène de cauchemar, d'apocalypse. Au cœur de cette panique, un journaliste expliquait qu'un attentat venait d'avoir lieu à New Delhi. On annonçait que huit Français y avaient trouvé la mort. Il s'agissait, disait-on, de techniciens en mission de maintenance, à la suite de l'achat par l'Inde d'avions de chasse Rafale. Le kamikaze qui avait déclenché son gilet explosif devant un grand hôtel de la capitale indienne, tuant des dizaines de personnes, visait semblait-il la délégation française.

En France, c'était l'indignation. Le président de la République fit part de sa colère : tout allait être fait pour remonter la piste des terroristes et punir les coupables.

Il s'en portait garant.

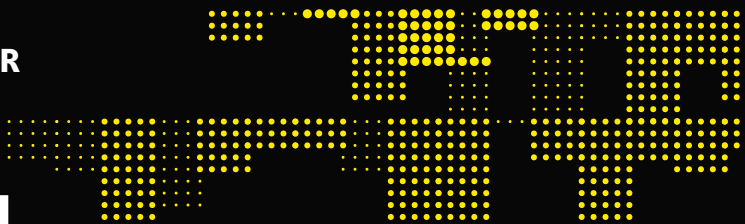
*Nord du Pakistan, été 2016.  
Une petite école coranique perdue  
dans une vallée près de Peshawar.*

La nature aux alentours était austère, sèche comme la pierre, même si on apercevait au loin, comme un mirage, des sommets enneigés et des forêts de conifères.

Dans les salles d'étude de la madrassa, serrées sur leurs bancs, plusieurs dizaines d'adolescentes étaient plongées dans leur Coran, qu'elles récitaient à haute voix. À part un vieil imam aveugle, il n'y avait ici que des filles. Une sexagénaire aussi sèche physiquement qu'inexpressive, à l'autorité brutale, régnait sur cet univers studieux. Arrivée deux ans plus tôt dans ce gynécée, Khadimat en était vite devenue la patronne.

Dans le cagibi austère qui lui servait de bureau, une adolescente de seize ou dix-sept ans essayait de dissimuler tant bien que mal sous des voiles son corps frêle, ainsi que son visage disgracieux marqué par l'acné et les piqûres d'insectes. Khadimat lui admonestait une leçon de morale,

# MAURY-VICTOR DES HOMMES SANS NOM



Octobre 2017. Daesh perd du terrain. Un mystérieux cacique de l'organisation islamiste contacte les services français et déclare vouloir faire défection. Victoire Le Lidec, jeune analyste de la Direction générale de la sécurité extérieure, déçue par les perspectives de carrière qui lui sont offertes, décide de frapper fort. Son objectif : instrumentaliser le recrutement de ce transfuge pour monter sa propre opération de contre-terrorisme. Personne au sein de sa hiérarchie n'y croit, jugeant le projet trop complexe.

Seul recours pour Victoire : manipuler son ancien instructeur, Nikolaï Kozel, ex-légionnaire et légende vivante de la Boîte, qui maîtrise comme personne le métier d'officier traitant. Kozel n'est pas en bonne posture : le contre-espionnage français le soupçonne de compromission avec une puissance étrangère. Sa fragilité sera-t-elle un atout pour Victoire, ou un obstacle ? Car l'espionnage, c'est avant tout une affaire d'hommes... et de femmes.

Hubert Maury et Marc Victor se sont rencontrés au Cambodge en 1993. L'un était casque bleu, l'autre journaliste. Ils se sont retrouvés ensuite à plusieurs reprises, en Afghanistan, au Pakistan... Marc Victor a travaillé pour de nombreux médias (*Libération*, RFI, France Inter...) et cocréé la série *Kaboul Kitchen* avant de devenir romancier (*Le bout du monde*, JC Lattès). Hubert Maury, après une longue carrière d'officier et de diplomate, se consacre au dessin et à l'écriture de romans graphiques. *Des hommes sans nom* s'est nourri de leurs expériences respectives.



**Des hommes sans nom**

**Hubert Maury  
Marc Victor**

Cette édition électronique du livre  
*Des hommes sans nom* d'Hubert Maury et Marc Victor  
a été réalisée le 11 avril 2022 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072950148 - Numéro d'édition : 396644).  
Code Sodis : U39053 - ISBN : 9782072950179.  
Numéro d'édition : 396647.